

CHAPITRE 4



Création, continuités et ruptures

Entrer par l'image → manuel p. 192

1. Tout en fournissant une entrée (descriptive) dans le tableau, cette première question constitue aussi une entrée dans le chapitre et (progressivement) dans sa thématique. Il est donc possible de problématiser en contextualisant le regard porté par les élèves sur le nu. Y a-t-il une continuité, des ruptures, des changements dans le rapport au nu selon les époques ? Quelle différence faut-il faire entre le « nu » (notion artistique) et la « nudité » ?
 2. Le sujet de ce tableau n'est pas aussi inattendu ni aussi extravagant qu'on pourrait le croire, puisqu'il s'inscrit dans une tradition artistique ancienne et identifiable, celle du « nu », qui se définit comme la représentation d'un corps humain intégral ou partiel, totalement découvert. Cette tradition remonte à l'Antiquité (notamment grecque et dans la sculpture), et elle connaît un succès pictural manifeste à la Renaissance (on peut citer et se reporter à *La Naissance de Vénus* [1484-1485] de Botticelli, ou encore à *La Vénus d'Urbino* [1538] du Titien, dont Manet s'inspire dans *Olympia*).
 3. Si ce tableau de Manet a choqué (comme il est indiqué dans le petit encadré « Le saviez-vous ? » en marge du questionnaire), ce n'est donc pas directement par son choix du « nu », mais en raison de la manière dont il est traité. Dans le nu jusqu'alors les corps montrés étaient idéalisés et renvoyaient à des personnages mythologiques ou exotiques. Il s'agit au contraire ici d'un corps réaliste et fortement individualisé, de surcroît celui d'une prostituée (aux pieds rugueux – de celle qui « marche » –, réceptionnant le bouquet d'un client, etc.).
 4. La femme ici allongée semble regarder le spectateur (nous), d'un regard droit et franc, sans aucune intimité, souvent jugé aguicheur, ce qui participa aussi au scandale de la réception du tableau à l'époque tant il semblait évoquer les photographies de prostituées qui circulaient alors.
 5. Ce tableau de Manet est une reprise de celui du Titien, *La Vénus d'Urbino*. Il peut être intéressant de comparer en classe les deux tableaux afin de relever les différences, les continuités, les ruptures. Sur ce point, on pourra s'appuyer utilement sur le chapitre 18, intitulé « De Manet à Titien », du livre de Daniel Arasse, *Histoires de peintures*, Folio, p. 245-255, et demander aux élèves d'écouter l'émission correspondante : <https://www.franceculture.fr/peinture/histoires-de-peintures-de-manet-titien>
- L'originalité de Manet est de retrouver la nudité sous le nu, la vérité de la chair sous l'artifice de l'esthétisation du corps. C'est notamment ce qu'Émile Zola fit remarquer à l'époque dans un article consacré à Manet : « Lorsque nos artistes nous donnent des Vénus, ils corrigent la nature, ils mentent. Édouard Manet [...] nous a fait connaître Olympia, cette fille de nos jours, que vous rencontrez sur les trottoirs et qui serre ses maigres épaules dans un mince châle de laine déteinte » (*L'Événement illustré*, le 10 mai 1868).
6. Ce tableau peut être inscrit dans la filiation de l'impressionnisme qu'il annonce ou tout au moins précède, non pas tant d'un point de vue stylistique et technique, que par son choix de représenter une réalité ordinaire et quotidienne.
 7. Il n'était pas dans l'intention de choquer. Manet fut d'ailleurs le premier surpris du scandale suscité par son tableau. On peut dire que le choc produit sur le public et sur la plupart des critiques fut un « effet » plutôt qu'un « but ». L'entreprise de Manet est avant tout picturale. Ce qui frappa les meilleurs critiques (comme Zola, à nouveau), ce fut d'abord l'exploit pictural, le fantastique « morceau de peinture », avec son jeu sur la lumière, les couleurs, les nuances de blanc, de crème et de rose qui se déploient dans tout le tableau.

TEXTE 1 | La falsifiabilité des théories scientifiques → manuel p. 194

► Karl Popper, *Conjectures et réfutation : La croissance du savoir scientifique*, conférence de 1953, trad. Michelle-Irène et Marc B. de Launay, Payot, 1985, p. 59-60 et 64.

Karl Popper est un philosophe né en 1902 à Vienne. D'ascendance juive, il quitte sa ville natale pour échapper au nazisme. Il enseigne en Nouvelle-Zélande, puis à Londres à partir de 1946, où il mourut en 1994. Son œuvre épistémologique (c'est-à-dire qui relève de la philosophie des sciences) s'intéresse aussi bien aux sciences exactes qu'aux sciences humaines. Sa critique du vérificationnisme le conduit à soutenir la dimension réfutable des théories scientifiques. Telle est leur caractéristique. Popper les oppose aux « théories métaphysiques », par exemple, la théorie de l'inconscient psychique.

QUESTIONS

1. Traditionnellement, on définit la méthode scientifique par « le caractère empirique de sa méthode » (l. 8). Il s'agit d'observer des phénomènes, voire de mener des expérimentations qui consistent à interroger les phénomènes – que ce soit par des dissections, des réactions chimiques ou des manipulations, par exemple. À partir des données particulières recueillies, il serait possible d'en induire des généralisations. La théorie serait donc fondée sur l'expérience, la pratique. La méthode scientifique consisterait également à confronter les théories explicatives de la réalité avec l'expérience des phénomènes décrits.
2. Cette définition n'est pas suffisante à l'établissement d'une véritable rationalité scientifique selon Popper. En effet, il convient plutôt de « distinguer entre méthode authentiquement empirique et méthode non empirique » (l. 11-12). Pour l'auteur, il ne suffit pas de commencer par des observations et d'en induire des généralités pour que la méthode soit authentiquement empirique. En effet, le passage par l'induction peut être indu et l'expérience n'est pas un fondement suffisant à la validité de la théorie. La théorie ne repose donc sur aucun fondement empirique sérieux et elle n'est pas davantage soumise à la réfutation par des expériences qui cherchent à en démontrer la fausseté. Au contraire, la méthode authentiquement empirique consiste à faire droit à la réfutabilité des théories, à les soumettre sans cesse à des expériences qui risqueraient de les invalider.

3. Cette phrase énonce le critère distinctif d'une théorie qui n'est pas scientifique et que Popper qualifie de métaphysique. Une théorie est un ensemble de concepts et de lois qui cherchent à expliquer des phénomènes de la réalité. Elle doit être soumise à la vérification par des expériences et des observations. Or, si ces expériences ne peuvent jamais réfuter l'hypothèse issue de la théorie, mais seulement la confirmer, alors cette théorie n'est pas scientifique selon Popper. Cela peut sembler étonnant de prime abord, que la réfutabilité soit le critère de scientificité d'une théorie. En fait, pour Popper, c'est l'inverse qui doit étonner. Une théorie qui se prétend au-dessus de toute falsification risque fort de n'être qu'un propos général, sans explication vérifiable. Ainsi, par exemple, l'astrologie qui prétend expliquer le vécu des lecteurs ne semble jamais réfutée par ce qui survient dans nos vies parce qu'elle tient un propos très vague et proprement invérifiable. Pour Popper, la théorie freudienne de l'inconscient psychique encourt cette critique parce qu'elle tombe dans une autojustification que rien (pas même le refus du patient) ne peut réfuter.

➤ *Activité supplémentaire disponible dans votre manuel numérique et/ou à télécharger sur le site compagnon : humanites.nathan.fr/humanites2020-term*

TEXTE 2 | La part de l'intuition dans la science → manuel p. 195

► Gaston Bachelard, *La Philosophie du non, Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, 1940, Presses universitaires de France, 1966, p. 12-14.

Gaston Bachelard est un philosophe français. Son œuvre d'épistémologie est riche et développe une approche historique. Grâce au concept d'« obstacle épistémologique », il met en lumière les empêchements à une explication rationnelle et vérifiable des phénomènes. Ces obstacles sont internes à la pensée. Pour autant, ce philosophe revendique une dimension créatrice féconde pour l'imagination et la rêverie. Il mène une critique de la philosophie bergsonienne tant sur le langage, qu'il considère comme créateur, que sur le temps, qu'il conçoit comme une succession d'instantants indépendants les uns des autres (contre la durée de Bergson). Dans le texte choisi, il défend le rôle de l'intuition dans la créativité scientifique.

QUESTIONS

1. La science n'est pas entièrement objective selon Bachelard. S'il est indéniable qu'elle repose sur une méthode rationnelle et sur des vérifications empiriques,

il demeure qu'elle possède une dimension subjective. Cette subjectivité est psychologique : elle concerne l'état d'esprit des scientifiques à toutes les étapes de leurs recherches. Si la méthode connaît normalement des erreurs, il faut demander aux scientifiques : « sous quelle impulsion changez-vous d'avis ? » (l. 5). Ce que Bachelard soutient ici, c'est que le travail scientifique n'est pas entièrement dissociable de convictions, de visions du monde qui l'alimentent et que la compréhension des sciences comme une recherche objective conduit à sous-estimer.

2. L'esprit scientifique apparaît dans une « dispersion psychologique » (l. 18) parce que chaque scientifique a sa propre vision du monde. Celle-ci ne peut être entièrement élucidée objectivement mais elle le conduit à avoir ses propres intuitions, ses propres élans de curiosité qui le poussent à chercher sur tel ou tel objet, dans telle ou telle direction. C'est donc les approches philosophiques différentes du monde qui conduisent à des différences psychologiques dans l'approche méthodologique des scientifiques.

VERS LE BAC

Essai philosophique

On peut définir la philosophie au moins de deux manières. La première serait de considérer cette discipline comme une recherche de la sagesse (ou l'amour de celle-ci), qui conduirait vers une forme de prudence. La seconde manière considère la philosophie comme une réflexion métathéorique, qui questionne les autres disciplines pour comprendre pourquoi elles ont développé telle ou telle méthode et pour chercher ce qui permet leur progrès ou, au contraire, la raison de leur échec.

La rationalité scientifique pourrait être comprise comme une méthode de recherche et de penser fondée sur les concepts et la logique de la raison. Elle peut donc être partagée par tous les humains et donc soumise à vérification. C'est elle qui permet aux scientifiques de mener leurs travaux de façon objective, dont les résultats sont vérifiables.

En première analyse, il semble que la philosophie comme recherche de la sagesse soit plutôt un frein pour la rationalité scientifique. D'une part, elle aurait un objet différent de la science et la détournerait donc de ses propres enjeux. Le questionnement éthique, par exemple, serait un frein aux recherches génétiques ou sur les recherches physiques du nucléaire. En posant les questions de l'utilité, du bien, du respect de la dignité humaine, la philosophie remet en cause le bien-fondé de certains projets scientifiques. D'autre part, en tant qu'épistémologie, la philosophie ne mène à aucun résultat scientifique concret. Elle n'est qu'une réflexion surplombante et non une recherche en acte de résultats objectifs.

En deuxième analyse, on peut nuancer ces oppositions. D'une part, les scientifiques ne sont pas des êtres dépourvus de morale. Les femmes et

les hommes qui font de la recherche scientifique peuvent se poser des questions éthiques sur leur propre travail. Ils trouveront donc un soutien précieux dans les réflexions philosophiques. Par exemple, les comités d'éthique proposent des analyses nuancées qui éclairent les dimensions morales des recherches scientifiques.

En dernière analyse, on peut aller plus loin et soutenir que la philosophie est un moteur pour la rationalité scientifique. En questionnant la méthode scientifique et les concepts qui sont mis en œuvre, la philosophie peut éclairer les scientifiques sur leur démarche. Par exemple, l'histoire et la philosophie peuvent éclairer les scientifiques sur les raisons de leurs éventuels écueils. En obligeant les scientifiques à entrer dans une démarche réflexive, sur l'origine de leurs idées, sur leur psychologie, la philosophie joue un rôle d'aiguillon. Ainsi, Pascal, dont les expérimentations en physique mettent au jour l'existence de la pression atmosphérique et celle du vide, s'appuie sur une distinction entre des domaines du savoir dans lesquels on doit se reporter à une autorité, comme l'histoire ou la théologie, et d'autres domaines du savoir, comme la physique, qui progressent en utilisant les connaissances du passé mais dans lesquels l'argument d'autorité n'a pas de pertinence.

TEXTE 3 La Terre, notre sol

→ manuel p. 197

- Edmund Husserl, « L'Arche-originaire Terre ne se meut pas : Recherches fondamentales sur l'origine phénoménologique de la spatialité de la nature » (écrit en 1934), in *La Terre ne se meut pas*, trad. D. Franck, D. Pradelle et J.-F. Lavigne, Les Éditions de Minuit, 1989, p. 16-17.

Edmund Husserl est le philosophe fondateur de la phénoménologie. Ce courant philosophique prône un « retour aux choses mêmes » et pour cela examine l'apparaître des choses, tel qu'il se donne à des êtres conscients. La conscience est comprise comme une dynamique et non comme une entité ; elle est conscience de quelque chose. Sur le plan historique, Husserl connaîtra la montée du nazisme en Allemagne : ses archives ont dû être transférées en Belgique pour être sauvées ; il se verra interdit d'accès à la bibliothèque de son université en application des lois antisémites mises en œuvre par son ancien disciple, Heidegger, devenu recteur d'université et membre du parti nazi.

QUESTIONS

1. Le concept de corps désigne un être qui a une extension (une étendue) et une qualification (des caractéristiques qui le distinguent des autres corps), affirme l'auteur (l. 7). Les corps ont un lieu dans l'espace et

sont susceptibles de changement, dont le mouvement ou le repos. Ce sont des éléments parcellaires qui composent un tout (la Terre). Le sol est le lieu à partir duquel on peut percevoir le mouvement ou le repos des corps. Il a une étendue telle qu'on n'en perçoit pas de limites et c'est justement ce qui le distingue du corps : il semble immuable et immobile.

2. Pour que le sol puisse aussi être un corps, il faudrait pouvoir se représenter un nouveau sol à partir duquel le premier deviendrait un corps, c'est-à-dire qu'il serait possible de percevoir ses dimensions, ses changements, son mouvement. La condition est donc d'avoir « un échange des sols » (l. 12).
3. La Terre est à la fois un corps et un sol parce qu'en tant qu'objet céleste qui est en orbite autour du Soleil, c'est un objet en mouvement avec certaines caractéristiques : des dimensions, une vitesse. C'est aussi un sol parce que les êtres conscients habitant sur Terre ne perçoivent pas le mouvement de la Terre. Elle nous semble immobile et c'est pour nous le point de repère à partir duquel nous percevons le mouvement des corps. Ce n'est donc pas de la même chose que l'on parle. D'un côté, on parle d'un objet céleste qui est appréhendé abstraitement, grâce à une représentation, ou concrètement à l'aide d'images prises depuis l'espace. D'un autre côté, il s'agit de la perception réelle et immédiate que nous avons de la Terre et même de la perception confuse que nous avons quand nous appréhendons les corps. Ces deux manières de parler ont des limites : appréhender la Terre comme corps oblige à penser un autre sol à partir duquel elle apparaisse comme tel. Appréhender la Terre comme sol, c'est ignorer son mouvement réel dans l'espace.
4. Husserl peut affirmer sans absurdité que « la Terre ne se meut pas » (l. 14-15) si l'on comprend la Terre comme sol, c'est-à-dire comme condition de possibilité de la perception des corps. Cette affirmation rend compte de l'expérience que nous avons de l'apparaître de la Terre pour les sujets conscients que nous sommes. Puisque la phénoménologie se donne pour mission de décrire l'apparaître des choses, cette phrase est une description adéquate.

TEXTE 4 Connaître la nature

de la vie

→ manuel p. 198-199

► Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, Introduction, VI, et VIII-X, 1907, Presses universitaires de France, 1969.

Henri Bergson est un philosophe français. À partir de son intuition sur la durée, il développe une philosophie de la conscience et de la mémoire dans l'Essai sur les données immédiates de la conscience (1889) et dans Matière et Mémoire (1896). Puis, dans L'Évolution créatrice (1907), il montre que cette durée existe dans la vie elle-même qu'il conceptualise comme « élan vital ». Par là, il entend s'opposer d'une part aux théories finalistes

qui considèrent que les évolutions biologiques sont dues à un plan déterminé, et d'autre part aux théories mécanistes qui réduisent le vivant à une machine. Il propose ainsi une voie tierce qui entend se démarquer sur le fond comme sur la méthode d'une certaine rationalité scientifique tendant à réduire le vivant à des catégories de pensée qui lui sont étrangères.

QUESTIONS

1. Les catégories habituellement utilisées pour le raisonnement scientifique sont notamment celles de l'unité et de la multiplicité, de la causalité mécanique et de la finalité intelligente (l. 1-2). Elles fonctionnent difficilement au sujet du vivant parce qu'elles ne correspondent pas à ses phénomènes réels, elles contraignent à schématiser la réalité du vivant. Bergson prend l'exemple du concept d'individualité dont la réalité n'est pas perceptible dans le vivant. Par exemple, dire qu'il y a un virus qui affecte le corps ne décrit pas adéquatement la « colonisation » du corps par ce virus. De plus, si le virus demeure dans l'hôte, peut-on encore séparer le corps vivant du virus ? De même, la causalité mécanique permet de penser les effets d'une maladie sur le corps humain. Cependant, cette catégorie ne permet pas de penser la progression de la maladie dans le corps ou la façon dont le corps s'adapte aux limites nouvelles qui apparaissent.
2. On ne peut pas anticiper rationnellement l'évolution de la vie d'une part parce que les concepts rationnels sont des cadres rigides qui ne permettent pas de penser l'hétérogénéité de l'évolution. D'autre part, l'évolution de la vie consiste en nouveautés qui ne sont pas réductibles à des concepts forgés pour penser l'actuel et non le virtuel.
3. Pour autant, il n'est pas impossible de connaître la vie. Il faut renoncer à un mode de connaissance purement rationnel qui repose sur une intelligence mécanique. Cependant, si la théorie de la connaissance se rapproche de la théorie de la vie, cette dernière parviendrait à suivre le mouvement de la vie et à avoir une « vision directe de son objet » (l. 37-38). De plus, il faut que la théorie de la connaissance replace « l'intelligence dans l'évolution générale de la vie » (l. 39).
4. L'observation de l'évolution peut nous aider à modifier nos manières de connaître parce qu'elle nous montre les limites des catégories rationnelles forgées pour saisir schématiquement le vivant. Cette observation est l'étape nécessaire pour avoir un accès direct à l'élan vital. Suivre l'évolution de la vie, c'est entrer en sympathie avec elle pour développer une autre manière de connaître, qui tient compte de la durée et de la nouveauté imprévisible.
5. Une remise en question de nos manières de connaître est nécessaire à la compréhension de la vie : nos concepts sont inadéquats car ils sont schématiques.

En outre, il faut comprendre comment l'intelligence a pu émerger si l'on veut être capable de comprendre « la racine même de la nature et de l'esprit » (l. 47).

TEXTE 5 L'expérience

et la relation

→ manuel p. 200

► Martin Buber, *Je et Tu*, 1923, trad. G. Bianquis, Aubier, 1969, p. 21-23.

Martin Buber est un philosophe autrichien et israélien. Son œuvre est marquée par le judaïsme. À cause de la montée du nazisme, il ne peut plus enseigner à partir de 1933. Il quitte l'Allemagne en 1938 pour vivre à Jérusalem. Dans Je et Tu, il développe une anthropologie de la relation entre l'homme et l'autre (et en dernière analyse, le Tu éternel est Dieu) par différence avec une thèse qui oppose le sujet et l'objet (Je et Cela).

QUESTIONS

1. L'expérience empirique du monde est relative aux choses (l. 5), celles-ci sont une exploration dans le monde, qui reste ainsi un objet d'étude face à un sujet qui en fait l'expérience. L'expérience empirique est tournée vers les choses seulement, et elle ne permet donc de fonder que des connaissances sur le monde. Ce face-à-face entre l'homme et le monde maintient ainsi une distance qui est un écart irréductible et une objectivation. Dès lors, l'expérience empirique du monde ne suffit pas à comprendre les rapports entre l'homme et le monde parce qu'elle est unidirectionnelle.
2. Il pourrait sembler que les expériences internes ou invisibles soient d'une autre nature. Il n'en est rien selon l'auteur. En effet, les expériences internes conduisent à envisager ce dont il est fait l'expérience comme une chose (l. 15), et donc encore une fois à l'envisager comme un « Cela » (l. 20) sans comprendre qu'il s'agit en fait d'un « Je » qui est toujours déjà en relation. Il en va de même des expériences invisibles, parce qu'elles sont d'une part réservées à un petit groupe de personnes capables de les connaître – par opposition à l'universalité de la relation « Je-Tu ». D'autre part, c'est encore une fois une démarche empirique et épistémologique qui consiste à séparer l'objet du sujet.
3. Prenons trois exemples concrets de relation pouvant s'établir dans les trois sphères : dans la sphère de la vie avec la Nature, on peut penser à la promenade dans la forêt, par exemple. Le promeneur ne cherche pas à apprendre comment les arbres vivent, comment certains animaux se comportent, il est simplement présent avec les arbres ; c'est cette relation qu'il cherche parce qu'elle le « reconnecte » à une certaine dimension du vivant, absente des villes notamment.

Dans la sphère de la vie avec les hommes, la danse pourrait être un bon exemple. Il ne s'agit pas d'être dans un rapport de connaissance mais dans une dynamique commune, qui a un rythme et une grâce. Celle-ci ne peut exister que si les personnes qui dansent ensemble sont dans une relation qui les unit et non qui les met face à face.

Dans la sphère de la communion avec les essences spirituelles, la prière est une relation qui unit celui qui prie et l'être transcendant qui est prié. La foi permet à l'orant d'être en présence de la divinité qu'il prie, il y a une forme de relation entre le Je et le Tu éternel.

La relation avec la nature diffère de la connaissance de la nature au sens où étant en rapport et non plus face à face, il s'agit de prendre conscience de l'interdépendance du Je avec le Tu de la nature, de la vivre pour soi et non de l'objectiver et alors de mettre à distance l'altérité naturelle. C'est aussi ne pas chercher à s'en faire le maître et possesseur mais à intégrer une forme de totalité.

VERS LE BAC

Interprétation littéraire

- On pourra attendre des élèves qu'ils relèvent l'omniprésence du « je » de l'auteur, indiquant sa prise de position subjective dans le texte.
- La présence d'apostrophes (l. 18-19) et d'exclamatives (l. 14 et l. 20), ainsi que les répétitions (« Je connais empiriquement une chose », l. 10 et l. 15) confèrent par ailleurs une dimension poétique à l'écriture de Buber, qui s'oppose en cela aux attentes d'une « rationalité objective ».
- Les fréquents retours à la ligne, la construction relativement heurtée, le fait que certaines transitions d'une idée à l'autre ne sont pas explicitées, obligent le lecteur à tisser lui-même des relations entre les idées, et ainsi avec l'auteur.
- Enfin, la formulation averbale de la ligne 14 « Choses externes ou choses internes, choses parmi les choses ! » est une référence implicite à la Bible, selon laquelle Jésus s'est fait « homme parmi les hommes ». Cette mention religieuse, même détournée, peut sembler s'opposer à la rigueur de la rationalité objective.

RÉSONANCES Le climatopscepticisme, une remise en cause dangereuse

→ manuel p. 201

► Philippe Squarzoni, *Saison brune*, Delcourt, 2012.

QUESTIONS

1. L'opinion médiatique n'est pas complètement conforme à l'avis majoritaire chez les scientifiques parce que des scientifiques ou des personnes médiatiques émettent des *opinions* contraires. Ces personnes nient le ré-

chauffement climatique dans les médias, ce qui conduit à des débats qui servent aux climato-sceptiques de moyen de propagation de leurs opinions. Pour réfuter une opinion, il faut commencer par l'exposer, ce qui lui donne une certaine publicité. L'opinion médiatique peut être persuadée par ces opinions erronées et ne pas être convaincue par les arguments, parfois techniques et difficiles, des scientifiques.

2. La planche de *Saison brune* laisse transparaître une forme de défiance de deux manières. La première apparaît dans les titres des articles cités dans la case n° 2. Ces titres sont sensationnalistes, ils donnent du crédit à la parole des climato-sceptiques comme si leurs propos étaient de même nature que ceux des scientifiques, confondant ainsi l'opinion et la connaissance. La seconde manière est l'atmosphère de la case n° 3 qui montre une nature préservée, peut-être sous la neige. Cette observation semble entrer en contradiction avec les affirmations des scientifiques sur le réchauffement de la planète. On pourrait donc se méfier des connaissances transmises par les scientifiques parce que nous ne pouvons pas les vérifier dans notre expérience quotidienne. Évidemment, c'est un biais de perception puisque même en France on peut observer des effets du dérèglement climatique. Surtout, certaines régions du globe (la Sibérie ou l'Australie, pour n'en citer que deux) subissent déjà sévèrement les effets du dérèglement climatique.
3. Dans cet exemple, la rationalité scientifique est pervertie pour deux raisons. La principale raison est que les climato-sceptiques peuvent utiliser des données correctes établies par des mesures vérifiables mais pour les interpréter d'une manière erronée. Il s'agit de prendre une partie seulement des résultats pour leur « faire dire » quelque chose de faux, les interpréter d'une manière non correcte parce que trop restreinte dans le temps et dans le contexte. Par exemple, en prenant les mesures de température de deux années données seulement, on peut contredire le mouvement général du réchauffement climatique, sur un temps long. La seconde raison est que l'argumentation scientifique, qui repose sur des théories et des expériences, n'est pas toujours aussi simple à comprendre que les opinions erronées. Pourtant, il est nécessaire que ces dernières soient réfutées. Mais pour cela, il faut entrer en débat, ce qui n'est pas toujours évident pour les scientifiques.

TEXTE 6 | Les difficultés d'un véritable empirisme → manuel p. 202-203

► Paul Karl Feyerabend, « Comment être un bon empiriste ? Plaidoyer en faveur de la tolérance en matière de rationalité scientifique », in *De Vienne à Cambridge, L'Héritage du positivisme logique*, dirigé et traduit par Pierre Jacob, Tel Gallimard, 2001, p. 267-268 et 270-271.

Paul Feyerabend est un philosophe des sciences, d'abord influencé par l'épistémologie de Popper (le faillibilisme, voir texte 1, p. 194). Il s'en démarque par une approche particulière de la méthode scientifique, un « anarchisme épistémologique ». Cette thèse soutient que le progrès des sciences ne repose pas sur le respect de la méthode déductive. Les hypothèses peuvent être défendues contre les observations. Il faut admettre la pluralité des théories et faire des comparaisons pour les améliorer.

QUESTIONS

1. En principe, on attend de l'attitude empirique qu'elle permette d'une part « d'exclure les spéculations fantaisistes et la métaphysique creuse » (l. 3) : toute hypothèse théorique qui ne serait pas confirmée par l'expérience serait exclue. L'expérience serait donc la pierre de touche de la théorie scientifique. D'autre part, on attend de cette attitude qu'elle empêche « la stagnation du savoir » et favorise « le progrès » (l. 5). Ce sont les observations qui apportent de nouvelles données à étudier et qui permettent de réfuter les mauvaises hypothèses et de confirmer les bonnes. Les hypothèses théoriques progressent donc vers la vérité à partir de l'expérience.
2. Feyerabend fait cette comparaison afin de critiquer le fait que la méthode empiriste ne peut pas être discutée. Cette méthode a conduit à des « difficultés » et à des « contradictions » (l. 9) mais il n'est pas possible de les affronter. La communauté scientifique s'emprisonnerait dans cette méthode tout en affirmant qu'elle est accessible à tous. En un sens, il est vrai que les expériences sont reproductibles et qu'elles permettent la vérification des hypothèses émises par d'autres scientifiques. Cependant, cette méthode conduit aussi à considérer comme « bien confirmées » (l. 29-30) des théories qui échappent alors à toute remise en cause. Celles-ci deviennent alors des dogmes qui ne sont plus soumis à la discussion – ce qui semble contraire à l'idée de progrès scientifique.
Cette affirmation est provocatrice parce qu'il semble bien que les scientifiques continuent à expérimenter pour valider ou réfuter des hypothèses. Cependant, Feyerabend a peut-être raison de formuler cette provocation dans la mesure où le cadre théorique général n'est lui-même plus remis en cause parce qu'il est trop bien accepté par la communauté scientifique.
3. Une « théorie bien confirmée » est celle à partir de laquelle des hypothèses ont été déduites et testées par l'expérimentation. Cette dernière ayant confirmé les hypothèses, on considère que la théorie qui sert de fondement à celles-ci se trouve par conséquent confirmée par l'expérience. Être bien confirmé est l'opposé d'« être en crise », c'est-à-dire d'avoir des hypothèses issues d'un paradigme théorique qui ne sont pas confirmées par l'expérience.

Selon Feyerabend, la notion de « théorie bien confirmée » est un danger pour la science parce qu'elle conduit à ne pas remettre en question cette théorie, à ne pas chercher de théorie différente qui serait rivale dans l'explication des phénomènes concernés par la première. Cette notion risque donc de faire cesser le progrès scientifique.

4. Pour éviter cet écueil, Feyerabend propose de soutenir le pluralisme théorique, c'est-à-dire d'accepter la rivalité de théories pour expliquer les phénomènes même si les nouvelles théories n'ont pas encore été vérifiées par l'expérience. Ainsi, des théories que l'on pourrait considérer comme métaphysiques viendraient rivaliser avec les théories scientifiques déjà bien confirmées. Ce pluralisme théorique serait bénéfique aussi bien lors de l'apparition d'une théorie que dans son développement en hypothèses. Chaque scientifique devrait accepter d'envisager les phénomènes qu'il veut expliquer selon différentes théories. Ces solutions sont difficiles à mettre en place parce qu'il ne va pas de soi de construire une théorie rivale à une théorie déjà bien acceptée. C'est un travail colossal de trouver de nouvelles hypothèses explicatives, de les fonder et de les tester. De plus, comme le montre Bachelard (texte 2, p. 195), la psychologie des scientifiques ne doit pas être ignorée : il y a une préférence spontanée pour la stabilité théorique tandis qu'une pluralité de théories concurrentes peut créer de l'inquiétude. Cela rend ainsi difficile la mise en œuvre de la rivalité théorique soutenue par Feyerabend.

ATELIER HUMANITÉS Comparer
différentes rationalités → manuel p. 204

Activités

1. L'intériorité peut être définie comme l'ensemble des états d'âme, des états de l'esprit, les idées, les sentiments, les émotions d'un être vivant. L'intériorité est

immanente et subjective. La physicalité est l'apparence extérieure d'un être vivant, sa peau, ses poils, ses écailles ou son écorce.

2. L'animisme considère que les intériorités sont ressemblantes mais que les physicalités sont différentes. Il est présent en Amazonie, en Amérique subarctique, en Asie du Sud-Est et en Mélanésie.

Le totémisme considère que les intériorités et les physicalités sont ressemblantes. Il est notamment présent en Australie, en Amérique, et dans certaines civilisations africaines.

Le naturalisme considère que les intériorités sont différentes mais qu'il y a ressemblance des physicalités. C'est lui qui correspond à la rationalité occidentale.

L'analogisme considère qu'il y a différences des intériorités et des physicalités. Ses aires géographiques et historiques sont notamment l'Inde brahmanique, l'Afrique de l'Ouest, la Chine ancienne, la zone andine, le Mexique précolombien.

- 3.

| | Physicalités : ressemblance | Physicalités : différence |
|------------------------------------|------------------------------------|----------------------------------|
| Intériorités : ressemblance | totémisme | animisme |
| Intériorités : différence | naturalisme | analogisme |

SUJET DE BAC

→ manuel p. 205

- Albert Einstein, *L'Évolution des idées en physique*, trad. M. Solovine, Flammarion, coll. « Champs », 1983, p. 34-35.

Corrigé disponible dans votre manuel numérique et/ou à télécharger sur le site compagnon : humanites.nathan.fr/humanites2020-term